

LE «BRAS CASSÉ»... LA PRESSE... VERMOREL... LA MAÇONNERIE (1) ...

Au premier étage du café situé à l'angle du boulevard et de la rue Montmartre, dans une petite salle du fond, se réunissent tous les soirs, de cinq à sept heures quelques vieux de 48, qui viennent deviser du temps passé, de la politique du jour, et aussi des espérances de retour à la République.

Ce petit groupe porte un nom dont je n'ai jamais pu avoir une suffisante explication, - il s'appelle le «bras cassé».

On y rencontre Martin Bernard, - l'ami de Barbès - c'est ainsi qu'il caractérise ses opinions politiques, - qui subit autrefois dix années de captivité, au Mont-Saint-Michel, de par la grâce spéciale de Thiers, alors ministre de Louis-Philippe. Martin Bernard, toujours désintéressé, mais un peu naïf, a un tic: il récite en entier à tous propos, les discours de Robespierre, qu'il adore comme les vieilles femmes Jésus.

Après Martin Bernard, Schoëffer, du «*Siècle*», toujours un peu trop dans son rôle de vénérable, même parmi les profanes; Lafond, le bandagiste, que par déférence on traite de docteur - vieux communiste du groupe maintenant disparu qui contenait Teste (Charles); le vieux Buonarotti, le penseur de la «*Conspiration des Égaux*»; Charassin et le docteur Soudan; Léon Legault, communiste de l'école lyonnaise, passablement mystique, secrétaire de la rédaction du *Temps*.

L'élément jeune de 48 est représenté par Ulysse Parent, un dessinateur de talent, son ami Charles Hoquet, persuadé qu'il suffit de porter un chapeau à bords très relevés, un habit bleu barbeau avec boutons dorés, comme autrefois Robespierre, pour être très républicain.

Cluseret, ancien officier de la mobile, en 48, qui fit son «*devoir*» comme tel contre les insurgés de Juin, puis capitaine dans l'armée régulière.

Passé aux États-Unis durant la guerre de sécession, il est revenu, bien avant la fin de la guerre, avec le grade de général, paraît-il, titre dont il a grand soin d'accompagner sa signature chaque fois qu'il la donne. Il a été converti au socialisme par Pelletier, ex-député de Lyon, réfugié à New-York depuis le coup d'État.

Les vieux de ce groupe ont un travers assez agaçant. En haine de l'Empire, haine que les jeunes partagent à des titres divers, ils se croient tenus de témoigner une admiration aussi peu justifiée qu'excessives pour tous les faits et gestes du jeune Cavaignac, fils d'Eugène le bouclier de Juin.

Je les ai trouvés un jour versant des larmes de joie au récit des succès remportés par le «*petit*» au Grand Concours.

Comme je feignais de ne pas comprendre et avais l'air de supposer qu'il s'agissait du petit Schoeffer, jeune homme très studieux, élevé à Sainte-Barbe, ils ont failli m'étrangler malgré leur amitié pour moi.

Mais nous avons eux et moi un autre sujet plus grave de dissentiment. C'est l'antipathie irraisonnée qu'ils nourrissent contre Vermorel, le rédacteur actuel du *Courrier français*. Que celui-ci ait eu tort - n'écoutant que son besoin d'activité - de se compromettre auprès d'un Rouher, afin d'en obtenir des moyens d'action, j'admets qu'il n'y ait pas lieu de l'en glorifier.

(1) Titre de l'extrait choisis par *Anti.mythes*.

Il est certes fâcheux que sa jeunesse, son inexpérience l'aient empêché de comprendre qu'il est des situations où s'abstenir est préférable à tout. Mais est-ce dans le gâchis où il a fait ses premiers pas, est-ce au milieu des Jules Simon, des Havin et des Jules Favre, ces directeurs d'alors du parti républicain, qu'il aurait pu recevoir cette notion?

C'est précisément en voyant se passer devant lui tous les maquerellages politiques de ces messieurs, immondes tartufes d'austérité, qu'il prit en haine et en dégoût ces hommes, dont les sales intrigues en 1848 ont fait sombrer la République bien plus sûrement encore que les complots bonapartistes.

Est-ce que journaux et journalistes de l'opposition dite libérale n'ont pas accepté de recevoir au besoin le mot-d'ordre du pouvoir qu'ils feignent de combattre pour la galerie? Est-ce que l'on ne sait pas que ces journaux d'opposition prétendue n'attaquent ou ne défendent non seulement que ce qu'on leur permet, mais aussi que ce qu'on leur ordonne d'attaquer ou de défendre? Situation à laquelle ils ne pourraient se soustraire qu'à la seule condition de ne point exister.

Est-ce que la plupart des journalistes républicains sont si purs qu'ils l'affirment de toute attache avec les ennemis avérés de la République?

Est-il donc plus méprisable d'entrer en relations avec Rouher que de popoter des journaux avec Villemessant? Y a-t-il tant lieu de clamer contre Vermorel et d'accepter les Fonvielle, les Duvernois et les Pessard, flirtant autour d'un Girardin, d'un Dussautoy et même d'un Florian Pharaon?

Est-ce que plusieurs n'ont pas accepté d'être les collaborateurs d'un Ganesco?

Vraiment, tout ce puritanisme est pour le moins fort injuste, si ce n'est chez certains tartuferie pure.

La vérité c'est que pour tous - naïfs et roublards - Vermorel est au fond une nature des plus indépendantes, des plus indisciplinables. Et puis, il a l'esprit primesautier, ne se paye ni de mots ni de banalités. Son originalité et sa franchise - parfois brutale - font peur aux simples, et les autres ne lui pardonnent jamais de les avoir démasqués dans ses «*Hommes de 1848*».

Malheureusement son tempérament fougueux lui fait commettre des maladroites dont ses adversaires sont enchantés de pouvoir profiter.

Etre aux prises à la fois avec les intrigants et les imbéciles c'est avoir une forte partie à soutenir.

Aussi quelle joie pour les républicains d'austère apparence, si, dans la querelle engagée entre son journal et les Cassagnac, cédant aux provocations de ceux-ci, il se fût offert à leurs coups!

Comme ils eussent battu des mains à la mort du jeune écrivain qui, seul jusqu'alors, a su créer un journal vivant et dont les allures rappellent parfois les beaux jours de *la Voix du Peuple* de Proudhon!

Ah! la concurrence... politique! cent fois plus fécoce encore que l'autre.

Précisément le «*bras cassé*» vient de m'offrir le plus misérable spectacle, et toujours à propos de Vermorel.

Celui-ci, désireux de prouver que ce n'était par aucune crainte personnelle qu'il avait refusé de se battre avec les Cassagnac, mais uniquement pour conserver à la presse le droit de scruter la moralité des hommes politiques, qui relèvent par cela même de l'opinion publique, s'est attiré de parti pris une nouvelle affaire avec Anatole de la Forge, l'un des rédacteurs du *Siècle* et l'un des hommes les plus estimés par tous, qui passe pour être une des meilleures lames de France.

J'arrive au café de la Porte-Montmartre à l'heure où très probablement le duel doit être terminé et où Vermorel est peut-être tué ou du moins dangereusement blessé - car il paraît que le porte-lunette est loin d'être fort à l'épée.

C'est cette prévision qui, paraît-il, fait la joie des amis que je rencontre au bras cassé.

Tout gonflé de colère je les quitte et je redescends la rue Montmartre. A l'angle de la rue du Mail, je rencontre Duchêne qui me paraît tout souriant. Il se rend au *Courrier-Français*.

- *Tu as l'air bien gai. Ne sais-tu donc pas ce qui se passe?*
- *Si, et je sais même ce qui s'est passé. C'est là l'explication de la gaieté qui t'étonne.*
- *Qu'est-il donc arrivé?*
- *C'est Anatole de la Forge qui est blessé à l'avant bras.*

Je quitte Duchêne aussitôt et retourne en courant au café.

On n'y sait rien encore.

- *Réjouissez-vous, messieurs: Vermorel... est bien portant. C'est son adversaire qui est blessé... peu grièvement.*

Puis je repars en riant de leurs mines déçues.

Notre loge a retenti ces jours-ci de l'éloquence du frère Germain Casse, gros garçon joufflu comme un popard, qui s'intitule: «*Révolutionnaire-socialiste, matérialiste et athée*». Cette enfilade de mots est destinée sans doute à cacher la nullité de pensée chez ce créole de la Guadeloupe, que son ami, le mulâtre Melvil-Bloncourt, s'obstine, je ne sais pourquoi, à ne jamais appeler autrement que «*Ventre-à-pois*».

Un prince d'Espagne, Henri de Bourbon, en vue sans doute de quelques intrigues politiques à ourdir dans son pays, avait fait à notre loge l'honneur de la choisir pour être, par elle, initié à la maçonnerie.

Comme nous n'étions guère disposés à servir les projets de ce monsieur, on résolut de repousser sa demande par la question préalable.

Dans le cours de la discussion qui s'établit à ce propos les partisans de l'admission invoquaient à l'appui de leur désir le libéralisme connu de ce prince, qui ne demande à entrer dans la Maçonnerie que pour aller porter sa lumière et ses principes au-delà des Pyrénées.

Tout à coup le frère Germain Casse se lève, secoue sa chevelure comme un fauve, et fait une charge à fond de train contre le candidat, dans un style à réjouir tous les titis de *l'Ambigu* et le vieux Bouchardy lui-même. Puis il termine sa tirade par cette stupéfiante adjuration au prince:

«*Vous n'avez d'autre désir, dites-vous, en vous faisant recevoir Maçon, que d'aller prêcher la liberté en Espagne. Eh bien, allez d'abord vous faire trouer la poitrine pour cette liberté sainte, et revenez ensuite frapper à nos temples dont alors les portes s'ouvriront toutes grandes!*» (sic).

Cette éloquente invite a obtenu le plus grand succès. Mais je doute que le Bourbon suive l'insidieux conseil du bon frère.

Ça n'empêche que Germain Casse a prouvé dans cette soirée qu'il a tout ce qu'il faut pour devenir un homme politique sérieux.

Quel dommage que notre ami Emile Dereux ne se soit pas trouvé là! Quel amusant article lui aurait inspiré - pour «*l'Action maçonnique*» - ce joli morceau d'architecture!

Pauvre loge 133! la voilà passée à l'état de souvenir!

Le monde profane n'a pas le privilège des coups d'Etat.

Il paraît que la Maçonnerie non plus ne les dédaigne pas. Le *Suprême Conseil*, auquel elle avait eu l'audace de demander des comptes d'administration vient de la démolir. C'est bien plus commode - et plus expéditif.

Cependant, elle avait fait le possible pour se débarrasser de toutes les vieilles friperies et de toute la littérature cocasse qui est le plus bel ornement de cette inutile et vieillotte institution. Elle avait supprimé - chez elle - les hauts grades et les décorations.

Point de chevaliers Kadosch, point de Rose-Croix, ni d'illustres commandeurs d'aucune sorte. Point de fonds de casseroles s'étalant sur la poitrine de ses membres.

Elle recevait de préférence ceux qui professaient nettement l'athéisme. Elle avait même poussé l'audace jusqu'à supprimer de l'entête de ses planches ou lettres de convocations la sainte et sacrée formule: «*Au grand Architecte de l'Univers*».

Sur tout cela on avait fermé l'œil: elle payait régulièrement sa part de frais pour l'entretien... j'allais dire du culte... ça y ressemble tant!

Mais demander des comptes! Profanation! C'est à faire rougir le vieil Hiram dans sa tombe..., s'il en a une, car on l'ignore encore et c'est précisément de sa recherche qu'on s'occupe dans les Hauts-Grades.

Prétendre pénétrer un tel mystère et violer le saint des saints! - Ah! mais non.

Et, patatras! La loge est condamnée.

«*Voilà ce que c'est, mes frères, de vouloir faire de la maçonnerie qui n'est pas de la maçonnerie*», brome le bon frère Luchet, du *Siècle*, qui ne se consolera jamais d'être «*mis en sommeil*», quoique cela ne doive guère changer ses habitudes.

En somme, il a raison, frère Luchet, laissons donc la Maçonnerie rester de la pure maçonnerie, c'est-à-dire amuser les braves gens qui ont à toute force besoin de mômeries, quelles qu'elles soient... et occupons-nous d'autre chose.

Sous peu vont s'ouvrir les réunions publiques qu'autorise la loi récemment votée en vue de donner à l'empire un faux air de libéralisme.

Laissons donc, sans plus les troubler, ces bons et fidèles maçons s'affubler de manteaux rouges, chanter des cantiques avec accompagnement d'orgue de barbarie; qu'ils continuent à tourner leur moulin à café pour imiter le tonnerre; à brûler leur étoupe enflammée sous le nez des récipiendaires, au risque de leur griller cheveux et barbe, ou encore à leur donner le spectacle enfantin du faux décapité.

Laissons-les s'amuser à toutes ces scènes de marionnettes, mystiques comme les enfants vont chez Séraphin dont les ombres chinoises sont d'ailleurs cent fois moins insipides.

Au diable les «*Fils de la Veuve d'Hiram*» et vivent les *Fils de la Veuve de Juin!*

Depuis vingt-quatre ans que leurs pères sont morts, à ceux-là, on n'entendait plus parler de rien. Donc le socialisme était bien mort. On l'espérait du moins.

Qui sait s'il ne va pas ressusciter?

En attendant, les travailleurs entrent en scène. Le drame révolutionnaire, interrompu durant un quart de siècle, va continuer.

Gustave LEFRANÇAIS.